

LA FRANCE SUR SON 31

PIERRE VERDRAGER

LA FRANCE SUR SON 31

Ils/Elles racontent leur
« mariage pour tous »

Édition revue et corrigée

ÉDITIONS CALISTO

DU MÊME AUTEUR

Le Sens critique. La réception de Nathalie Sarraute par la presse, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques Sociales », 2001.

L'Homosexualité dans tous ses états, Paris, Seuil-Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.

Ce que les savants pensent de nous et pourquoi ils ont tort. Critique de Pierre Bourdieu, Paris, La Découverte-Les Empêcheurs de penser en rond, 2010.

L'Enfant interdit. Comment la pédophilie est devenue scandaleuse, préface de François de Singly, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2013.

La France sur son 31. Ils/Elles racontent leur « mariage pour tous », Paris, Des Ailes sur un Tracteur, 2014 (1^{re} éd.).

© Éditions Calisto, 2015
ISBN : 979-10-94562-00-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

La famille idéale des paquets de corn flakes n'est plus le stade ultime de la modernisation, mais une simple phase dans l'histoire des structures familiales qui se poursuit [...]¹.

Jack Goody

1. Jack GOODY, *La Famille en Europe*, Paris, Seuil, 2001, p. 237.

PROLOGUE

« J'ouvrirai le droit au mariage et à l'adoption aux couples homosexuels. » Ainsi était rédigée la proposition 31 du candidat François Hollande à la présidence de la République. Le 6 mai 2012, il accéda à l'Élysée. La question de l'ouverture du mariage pour les homosexuels devint donc d'actualité. Au cours du premier semestre 2013, on entendit peu à peu la clameur monter. Mais, comme souvent, des premiers concernés, on n'entendit pas grand-chose, voire rien du tout. D'où l'idée de ce livre qui a pour objectif de donner la parole aux homosexuels des deux sexes ayant un projet de mariage afin de comprendre pourquoi et comment ceux-ci veulent se marier. Il s'agissait aussi pour moi de prolonger le travail de terrain commencé il y a maintenant dix ans auprès de gens « ordinaires », dans un sens bien sûr non péjoratif, et qui a donné lieu en 2007 à la publication de *L'Homosexualité dans tous ses états*¹. Dans ce livre, je tentais de cerner la question identitaire des homosexuels des deux sexes à partir de leurs propos. Pour ce faire, je renonçais à toute posture critique et constituais la compétence critique comme un des objets privilégiés de l'observation.

COMMENT J'AI ÉCRIT CE LIVRE

Pour l'essentiel, les principes méthodologiques sur lesquels j'ai pris appui pour la présente enquête sont restés les mêmes. Je ne

1. Cf. Pierre VERDRAGER, *L'Homosexualité dans tous ses états*, Paris, Seuil-Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.

souhaite pas reléguer dans les coulisses des annexes que personne ne lit jamais les principes auxquels je me suis adossé pour façonner mon enquête dont on lira ici les résultats : il me paraît souhaitable de donner une idée au lecteur des choix méthodologiques qui ont été les miens pour réaliser ce travail. Faire cela permet de comprendre que les résultats sociologiques ne tombent pas du ciel ni ne naissent dans les choux : ils sont le produit de tout un travail d'élaboration qui les a rendus possibles.

J'ai recruté mes enquêtés (n = 37, liste détaillée : p. 245) par plusieurs biais. J'ai d'abord cherché dans mon entourage, et dans l'entourage de mon entourage, s'il y avait des personnes ayant un projet de mariage : la moisson fut bonne mais quantitativement insuffisante¹. Être introduit par quelqu'un qu'on connaît permet toujours de faciliter, voire de rendre tout simplement possible, le contact. J'ai par ailleurs joint plusieurs dizaines d'associations LGBT², ce qui m'a permis d'entrer en communication avec plusieurs personnes ou couples. D'autres tentatives de recrutement sont restées totalement infructueuses : j'ai distribué des flyers invitant les gens à me contacter au cours de manifestations prenant la défense de l'accès pour tous les couples au mariage. Personne ne m'a répondu. J'y vois deux raisons. D'abord, on peut poser l'hypothèse que les gens sont saturés d'enquêtes. Les personnes sont toujours plus scrutées, analysées, évaluées, auditées, disséquées, épiées même, et pas toujours pour de pures raisons scientifiques de connaissance. Les habitants des grandes villes sont fréquemment alpagués par des enquêteurs de toutes sortes. J'ai coutume d'accepter de répondre à ces enquêtes, par solidarité ouvrière avec l'enquêteur. Aussi ai-je été acculé, au mieux, à répondre à des questions aberrantes ou, au pire, à goûter quinze sortes de mauvaises soupes déshydratées. Dans certaines entreprises, c'est vrai par exemple dans le secteur des télécoms, les

1. Sur les caractéristiques et les limites d'un tel recrutement, *cf. ibid.*, p. 31-32.

2. Lesbiennes, gays, bi, trans.

enquêtes d'opinion, qui sont devenues systématiques après chaque interaction avec un client, permettent de mettre une pression permanente sur les salariés : elles ne visent pas l'intelligibilité des personnes mais la docilité du personnel afin d'optimiser la rentabilité des sociétés. Ces enquêtes peuvent aussi prendre la forme insidieuse de cookies qui envahissent la mémoire de nos ordinateurs pour donner des informations, à notre insu, sur ce que nous consultons et achetons afin de nous proposer des publicités toujours mieux ciblées. D'un autre côté, tous les jours se déversent sur nos têtes des avalanches de résultats d'enquêtes en tout genre : elles sont une denrée particulièrement prisée par la presse car elles sont réputées faire vendre du papier. Cible à la fois des sondeurs, des marketeurs ou des employeurs, comment ne pas comprendre, dans ces conditions, une certaine lassitude, voire carrément une méfiance, à l'égard d'investigations qui peuvent parfois tourner à l'oppression ?

Par ailleurs, on ne parle pas ainsi de sa vie privée, voire intime, avec un inconnu venu de nulle part, qui pourrait en faire, qui sait, un mauvais usage. À ce titre, je ne suis pas loin de partager l'idée qu'on a toujours mieux à faire que de parler à un sociologue et je considère non pas comme une « résistance à la science » mais comme un droit irréductible le fait de ne pas avoir envie de raconter ainsi sa vie à un chercheur en sciences sociales. Cela est d'autant plus vrai qu'il arrive que certains sociologues ne se montrent pas toujours tout à fait dignes de la confiance que leur ont accordée certains acteurs, lesquels se sentent parfois si floués par ce qu'on a dit d'eux qu'ils en appellent, et comment ne pas le comprendre, à la révolte¹. S'il est clair que tous ces sentiments de trahison ne sont pas toujours justifiés – par exemple les sociologues qui travaillent sur l'extrême droite sont régulièrement insultés par les personnes

1. Pour un exemple éloquent de critique de la parole sociologique, cf. Victoria THÉRAMÉ, citée in Florence WEBER, « Publier des cas ethnographiques : analyse sociologique, réputation et image de soi des enquêtés », *Genèses*, n° 70, 2008/1, p. 147-150.

qui en sont issues –, ils ne sont pas non plus toujours totalement infondés et les écarter d'un revers de la main ne me paraît pas être la meilleure façon de réagir, en tout cas certainement pas la seule. Il m'est arrivé d'être moi-même pris pour objet par des sociologues et c'est peu dire que je n'ai pas toujours été très content du sort qu'on a réservé à mes propos. Aussi n'ai-je pas été le dernier à comprendre la méfiance d'un de mes enquêtés, Bertrand, un ingénieur de 36 ans, qui, le soir où je me suis présenté chez lui, m'a accueilli un peu fraîchement : il avait vu que je venais de publier un ouvrage sur la pédophilie¹ et, trouvant cela peut-être un peu louche, ne voulait pas confier « comme ça » son histoire personnelle à quelqu'un qui pouvait être contre l'accès de tous les couples au mariage. Je l'ai rassuré sur ce point en lui précisant que, en tant que sociologue, que je sois « pour » ou « contre » n'était pas le problème. Je n'intervenais pas en penseur prescriptif mais en passeur descriptif de sa pensée à *lui*. Je me suis bagarré comme un diable afin de conquérir sa confiance, et l'entretien que j'ai eu avec lui et son futur mari, Guillaume, s'est révélé, contre toute attente, tout à fait passionnant. Un tel événement rappelle qu'un entretien n'est pas dû. Bruno Latour considère qu'un scientifique est quelqu'un qui est habité par ses collègues. Il a raison. Pour ce qui me concerne, j'ai aussi, voire davantage, les acteurs au fond des tripes : il importe pour moi, que mes observations sonnent juste à leurs yeux².

Tous les entretiens ont été réalisés en face à face quand les enquêtés habitaient en région parisienne. Les autres ont été effectués par téléphone. Je profite de cette occasion pour remercier chaleureusement mes enquêtés, pour le temps qu'ils ont bien voulu m'accorder, pour les apéros qu'ils m'ont servis, pour les dîners auxquels j'ai été parfois convié alors même que j'étais un parfait inconnu : ces moments font tout le sel de la sociologie d'enquête.

1. Cf. Pierre VERDRAGER, *L'Enfant interdit*, Paris, Armand Colin, 2013.

2. Cf. à ce sujet Ian HACKING, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, Paris, La Découverte, 2001, p. 93-94.

PROLOGUE

Il arrive que l'entretien sociologique constitue un moment privilégié où s'énonce une certaine vérité : c'est en tout cas le but. Si cet entretien sociologique permet d'aller parfois assez loin, c'est avant tout parce que cette interaction est dépourvue de tout enjeu relationnel et est, presque par définition, sans lendemain. On révèle volontiers les choses les plus profondes à l'inconnu qu'on ne recroisera jamais.

Dès que les redondances dans les réponses ont commencé à être fréquentes, j'ai arrêté la campagne d'entretiens. Je considère en outre qu'un groupe d'enquêtés d'une taille trop importante pose un problème non pas épistémologique, mais éthique, dans la mesure où celui-ci ne permet pas de rendre correctement justice aux propos des enquêtés. En effet, plus les effectifs du groupe d'enquêtés sont importants et plus la part réservée à chacun est petite : environ 90 % des paroles qui ont été prononcées n'ont pas été mentionnées dans le présent ouvrage qui pourtant, j'y tiens, cite abondamment les enquêtés – leurs propos sont tous composés en caractères italiques – car *rien* ne peut remplacer leurs mots propres. Ils sont constitutifs de la réalité sociale à décrire. Il ne paraît pas raisonnable de descendre le niveau de citation au-dessous de ces 10 %. Car les enquêtés attendent du sociologue, et on les comprend, qu'il rende compte de leurs propos d'une manière proportionnée au temps qu'ils lui ont consacré : l'attente est souvent déçue. Mais le chercheur doit savoir résister à la tentation borgésienne de dresser une carte qui soit aussi grande que le pays, notamment en mettant en scène, c'est le mot, les propos tenus, ce qui implique choix et coupes de toutes sortes : un livre est, par définition, un document très ramassé. Pour autant, il ne peut pas ne pas tenir compte de l'attente des enquêtés. Il lui incombe de prendre en considération le fait qu'il parle d'humains conscients – ce n'est que par métaphore que l'on parle d'« objet » d'étude – qui, bientôt, liront le compte rendu proposé par le sociologue, y regarderont peut-être à deux fois, voire trouveront à y redire : *le sociologue ne doit pas traiter les acteurs sociaux comme des choses*. Il importe de garder

en mémoire que les acteurs peuvent se servir aussi de lui afin de « faire passer » un message. Le sociologue est parfois envisagé comme un microphone permettant la communication de messages au reste de l'espace social. C'est, en tout cas, ce que m'a dit Simon (enseignant, 50 ans) : « *Je pense que si des choses peuvent être dites, il faut qu'elles le soient, et je veux bien y apporter ma pierre. Et moi, je suis quelqu'un qui aime bien être au cœur des choses.* » Cette symétrisation instrumentale – le sociologue a besoin d'informateurs, les acteurs ont besoin d'amplificateurs – est positive car elle donne de la nécessité à l'entretien compréhensif. Elle permet de sortir de toute relation asymétrique d'exploitation : chacun a besoin de l'autre.

La durée des entretiens est allée d'environ une heure à plus de trois heures. Ces entretiens ont tous été enregistrés et ont fait l'objet d'une retranscription écrite intégrale. L'ensemble de ces transcriptions constitue un corpus de plus de deux millions de signes : l'enquête qualitative est aussi, à sa manière, quantitative. Le groupe d'enquêtés n'est pas représentatif de la population française. Les catégories supérieures y sont surreprésentées de même que les habitants de la région parisienne. Dans ce domaine, les circonstances font loi : toutes les opportunités d'entretiens ont été saisies. C'est là une limite de cette étude qui n'a pas la représentativité statistique pour fondement.

Le critère de recrutement était le suivant : avoir un projet concret de mariage avec une personne de même sexe. Les répondants étaient libres de déterminer les modalités concrètes de l'entretien : ils pouvaient choisir de me parler seul ou en couple, ils avaient le choix du lieu et du moment. De mon côté, je me suis efforcé de symétriser au maximum l'interaction en offrant le plus de transparence possible sur moi-même. Ainsi, les enquêtés connaissaient mon nom et, dans les correspondances électroniques que j'entretenais avec eux pour prendre rendez-vous, ils pouvaient, en lisant ma « signature », savoir où j'habitais et cliquer sur le lien de mon site Internet où est exposé l'ensemble de mes travaux. J'étais aus-

si tout à fait disposé à répondre aux questions personnelles, ce que je n'ai pratiquement jamais fait puisque, en général, presque personne ne m'a interrogé. S'agissant du sexe des enquêtés, j'ai jugé évident qu'il fallait que je m'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Si le fait que je sois un homme ne constitue sans doute pas un avantage méthodologique, j'ai l'habitude de penser qu'un tel sexe ne constitue pas un obstacle insurmontable. En tout cas, je n'ai pas ressenti de réticences particulières. Mais ce qui est vrai des rapports homme/femme l'est également de tout rapport social. L'enquêteur a des caractéristiques (âge, sexe, couleur de peau, habitus) qui ne sont pas annulables et qui se réfractent toujours forcément, fût-ce sur le mode résiduel, dans les réponses des enquêtés.

Les entretiens en couple étaient productifs car ils permettaient parfois des dialogues conjugaux qui pouvaient ne pas avoir eu lieu auparavant, ce qui obligeait les personnes à justifier leur point de vue à propos des questions qu'ils ne s'étaient pas toujours posées au préalable. Répondre à une question qu'on ne s'est pas déjà posée n'engendre pas nécessairement un artefact (un faux résultat produit par l'observation) si la question en présence fait pleinement sens pour l'enquêté. La limite de l'exercice est qu'on ne dit pas forcément « tout » à un étranger, en l'occurrence le chercheur, en présence du partenaire conjugal. Il ne m'est pas possible d'évaluer les limites concrètes de l'exercice mais je n'ai jamais eu le sentiment que le dispositif pouvait poser d'importants problèmes de distorsion. Je ne suis clairement pas le mieux placé pour en juger et je sais que c'est là une limite de la sociologie qui est irréductible. Mais savoir que la sociologie est une connaissance approchée et approximative ne justifie pas qu'on y renonce pour autant.

S'agissant de la conduite de l'entretien, j'ai façonné un guide que je me suis efforcé de ne pas utiliser au cours de l'entretien proprement dit, sauf au terme de celui-ci où je jette un coup d'œil afin de vérifier que je n'ai pas oublié une question essentielle, ce

qui peut arriver. J'ai tâché de le mémoriser afin que les entretiens ressemblent le plus possible à une conversation de la vie ordinaire. Les enquêtés ne se confient que mieux, me semble-t-il, lorsqu'ils ont affaire à quelqu'un qui pointe ses yeux non sur son guide mais sur eux-mêmes. L'inconvénient d'oublier quelquefois une question – c'est le propre de la mémoire que d'être faillible – est largement compensé par la qualité d'un matériel ethnographique recueilli dans ces conditions. C'est la raison pour laquelle je ne le publie jamais : il n'est qu'un outil de travail qui s'enrichit constamment au fil des entretiens et qui n'a donc pas vocation, étant donné la manière dont je m'en sers dans mon travail, à figurer dans les résultats de la recherche.

Par ailleurs, j'ai informé chaque répondant que les entretiens que je réalisais avec eux avaient une double destination : d'abord l'écriture par moi-même d'un livre de sociologie portant sur le vécu des homosexuels des deux sexes ayant un projet de mariage, ensuite la réalisation d'une œuvre musicale chantée composée par Éléonore Bovon à partir des entretiens réalisés¹. Les enquêtés étaient généralement contents de participer à cette entreprise à la fois sociologique et artistique. Bien sûr, l'anonymat de tous les participants a été garanti. Les noms de lieu ont tous été changés. De faux prénoms et noms propres ont été ajoutés pour rendre la lecture plus agréable.

Deux couples se sont mariés pendant la campagne d'entretiens, laquelle a commencé bien avant que la loi n'ait été votée. J'ai rencontré un de ces deux couples avant et après le mariage. Je me suis rendu à la cérémonie de l'un d'entre eux. J'ai par ailleurs participé aux différentes manifestations de rue à Paris afin d'y

1. Le 6 mars 2014 est la date de création de *Tous mariés !*, Théâtre Le Moustier, Thorigny-sur-Marne. Mise en scène Anne-Laure Lemaire, avec Éléonore Bovon (voix, violon), Sarah Dupont-d'Isigny (voix, piano), Thomas Georget (voix), Alexandre Jean (voix, percussions) et Laurent Viel (voix). Le spectacle est ensuite repris sous le titre *La France sur son 31*.

PROLOGUE

faire des observations. J'ai également régulièrement surveillé les comptes Facebook de certains acteurs importants de la question du mariage.

Mais avant de faire plus avant connaissance avec mes enquêtés, il est indispensable de restituer le contexte historique récent dans lequel ces désirs de mariage ont pris place : c'est peu dire qu'il a été mouvementé.